

L'an de trop

Je viens de fêter, le mot n'est pas exact, mais je ne sais pas par lequel le remplacer, mes septante-sept ans (soixante-dix-sept pour les Français vieillissants), un âge « considérable », me direz-vous et puisque ce vocable signifie « qu'il mérite qu'on s'y attarde », je vais m'y arrêter quelque peu.

Je me souviens que quand j'avais quinze ans j'attendais avec impatience d'en avoir vingt, aujourd'hui, je vous assure que je ne suis pas pressé d'arriver à quatre-vingts, et ceci non pas parce que j'en serai personnellement meurtri, atteint, mais à cause du regard que les autres posent sur les gens âgés.

Si à chaque anniversaire le temps ajoute un an à mon capital-vie, je m'aperçois que mis à part la surprise du chiffre aujourd'hui atteint, je ne ressens aucune raison de m'inquiéter. Je réalise pourtant que je suis apparemment le seul de cet avis quand j'affirme que je me porte parfaitement bien, car j'ai souvent l'impression d'être déjà considéré comme un vieux machin. Oui, pour beaucoup d'autres je suis, au mieux, un gentil petit vieux, pourtant encombrant et prétentieux quand je saisis l'occasion d'émettre un avis (ou que j'en viens à m'énerver si on m'explique que « soixante-dix-sept » en France signifie « septante-sept en Suisse »).

J'admets que les promenades que je faisais autrefois en trois heures, aujourd'hui m'en demandent trois et demi, quatre, pour faire plaisir à mes contradicteurs acharnés, que je soulève plus difficilement les bonbonnes de gaz quand je dois les changer, qu'il a quelques gestes qui me paraissent un peu plus difficiles à accomplir, que j'ai quelques difficultés avec l'informatique (cette question n'a d'ailleurs rien à voir avec l'âge, chez moi c'est congénital), mais bon, pas encore de quoi fouetter un chat ou me mettre au rebut.

Je n'en suis pas à imaginer qu'on me prend pour un déchet, mais je vois bien, quand je participe à une discussion, que mes propos sont reçus avec une certaine condescendance, parfois des sourires, ou des regards pleins de sous-entendus (c'est du moins ainsi que je les traduis).

À mon entrée dans un transport en commun par exemple, s'il arrive que quelqu'un me cède sa place j'accepte volontiers son invite alors que je n'aurais aucune difficulté à rester debout. Je tiens à faire plaisir à la personne qui a fait preuve d'égards envers moi, surtout quand c'est un adolescent, et je m'assieds en proférant un grand merci et en poussant un profond soupir, celui du type épuisé : je suis un tant soit peu comédien, il faut bien jouer son rôle et j'ai compris que dans notre société un vieux est forcément fatigué. C'est ma manière de rendre la politesse.

Il m'est arrivé, il y a bien des années, une aventure, la première qui m'ait alerté sur ce sujet. Je me déplaçais à vélo sur une route de campagne quand, à l'occasion d'un changement de vitesse, la chaîne de ma bicyclette est sortie de son dérailleur. Obligé de m'arrêter, j'ai mis pied à terre et je commençais à remettre le vélo en état de marche, quand un cycliste est arrivé en sens inverse. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, qui m'a dit très gentiment : « je peux t'aider, pépé ? »

Son apostrophe m'a transpercé comme une épée, je n'avais pas encore cinquante-cinq ans et le mot pépé m'a frappé, je n'imaginai pas encore pouvoir être pris pour un vieux. Ce jour-là, j'ai reçu son épithète comme une insulte, c'était ma première rencontre avec le problème de l'âge.

Ma seconde alerte, je l'ai subie lors de mes soixante-cinq ans. J'exerçais depuis une quinzaine d'années la fonction de maître de théâtre dans une école et j'avais grand plaisir à travailler avec des élèves de treize à quinze ans que je mettais en scène pour le spectacle de fin d'année ; parallèlement, je donnais des cours de « pose de la voix » à des enseignants en formation à l'Institut de Formation de l'École Secondaire de Genève. Dans l'une et l'autre de ces activités, je m'éclatais, mon enthousiasme n'avait d'égal que mon plaisir. Mes cours, qui étaient facultatifs aussi bien pour les élèves que pour les apprentis enseignants, rencontraient un grand succès et j'avais énormément d'adeptes, ce qui constituait pour moi la meilleure reconnaissance d'un bon travail.

Or, le jour où j'ai atteint l'âge de soixante-cinq ans, avec la conscience d'être parfaitement vivant et utile pour ceux avec lesquels je me donnais, le glas a sonné : la règle étant la règle, je n'ai plus eu le droit de travailler et ceci malgré l'intervention du directeur de l'institut de formation qui désirait me garder. Sans vouloir me vanter, je sais qu'il a eu beaucoup de peine à me remplacer, être comédien est une chose, avoir le sens de la pédagogie, surtout avec des adultes, en est une autre, j'avais la chance d'en être pourvu.

Ma soudaine situation de retraité, avec une rente insuffisante pour me permettre de vivre décemment (je n'avais enseigné qu'une quinzaine d'années et pas toujours à temps plein), je me suis mis à mon compte à partir de ce que je savais faire comme on dit dans les affaires.

J'ai préparé des spectacles autour des poètes que j'ai proposés dans tous les Cantons romands et en France avec succès, pour la plus grande satisfaction des élèves et de leurs enseignants.

Mais voilà, le temps passait, mes propositions recevaient de moins en moins de sollicitations et je manquais peu à peu d'occasions de poursuivre une activité à la fois agréable à pratiquer et utile et plaisante pour ses destinataires.

Je me suis interrogé sur le pourquoi de ce manque progressif d'engagements, en craignant que le cachet que je demandais était trop élevé. Par des personnes concernées, j'ai appris que j'étais au contraire bien moins cher que beaucoup d'autres spectacles engagés. J'ai alors compris la raison exacte du désert qui s'ouvrait devant moi : « septante-sept ans, monsieur. Soyez réaliste, vous êtes bien trop vieux pour intéresser nos élèves ».

De plus, j'ai soudain réalisé que c'est la dernière année qu'on m'autorise à prendre un Tintin en main, « La BD pour les jeunes de 7 à 77 ans ». Je comprends bien qu'il s'agit d'un simple slogan publicitaire qui m'a fait rire jusqu'à aujourd'hui, mais je le trouve désormais moins drôle et je dirai même détestable, parce qu'il est significatif du mépris qu'il inspire pour les personnes ayant atteint cet âge et j'en suis désormais.

Me priver par-dessus le marché de Tintin, un comble !

Je dois avouer que, projeté dans l'idée inconsciente que je m'étais fabriqué comme nous tous de la vieillesse, je n'avais jamais imaginé que l'équation : « vieux = inutile = à remplacer », finisse par me concerner un jour. Vous me direz que c'est bien le cas d'un ordinateur, d'une voiture, d'un appareil de photo et de beaucoup d'autres objets, alors pourquoi cette formule ne serait-elle pas valable pour moi ? Poser la question c'est s'exposer à recevoir la réponse inéluctable : « mon bon monsieur, vieux, c'est vieux, c'est tout ».

Pourtant, quand je pars en promenade, quand je fais des courses, quand je conduis une voiture, quand je prépare mes spectacles, que j'apprends mes textes ou que je les joue, je réalise que j'ai encore mes compétences physiques, intellectuelles et mes réflexes. Apparemment uniquement bon pour l'EMS, j'ai la prétention de me sentir encore vaillant, solide, et quand je me trouve devant un miroir je n'ai pas l'impression de tomber en décrépitude.

Je sais que les personnes qui ont du vécu derrière elles doivent apprendre à se retirer peu à peu pour laisser la place active aux plus jeunes, mais ce qui me gêne c'est de constater qu'il ne leur reste alors pas d'autre endroit où aller qu'un mouvoir, bien qu'elles pourraient avoir des compétences en quantité et en qualité, justement grâce à leur vécu.

Je constate moi aussi tous les jours combien il y a de personnes âgées malades, déliquescents, voire handicapés, mais l'un n'implique pas forcément l'autre, pas plus que jeune, intelligent et sain d'esprit et de corps, ne vont pas toujours ensemble.

J'ai connu en Provence un vieux berger de quatre-vingts ans qui n'avait jamais été à l'école et qui ne savait ni lire ni écrire. Il jouait tous les jours avec nous à la pétanque et il pointait et tirait mieux que nous tous. Un jour, je lui ai dit : Marius, tu m'apprends à tirer ? Il m'a répondu : « tu veux apprendre à tirer ? Et bien, tire ». Sa réponse m'a marqué.

Un vieux est quelqu'un qui a de la sagesse instinctive et ça, c'est autrement aussi utile que la force et la vivacité de la jeunesse. Cessons d'alimenter l'antagonisme entre jeunes et vieux, nos potentiels sont complémentaires.

Dernièrement, j'ai lu un magnifique livre de Sylviane Roche qui porte pour titre « Le Temps des cerises », paru aux éditions « camPoche » (je vous le conseille vivement). Il parle de la trajectoire d'un homme qui a milité toute sa vie pour l'avènement de jours meilleurs et qui, à ses septante-six ans, relate combien il pourrait être déçu de constater que ce à quoi il a cru (il militait au Parti Communiste Français) s'est cassé la figure et par conséquent combien il pourrait être déçu et pessimiste pour l'avenir de l'humanité.

Il ajoute pourtant pour terminer : « si la voie que nous avons prise n'était pas la bonne, *je sais* qu'il y en a une et que d'autres la trouveront.

Je sais qu'il y aura toujours des hommes pour la chercher et pour y croire, et ils finiront par engager l'humanité. Il ne faut jamais désespérer ».

Je crois qu'il n'y a qu'un être parfaitement sain d'esprit, homme ou femme qui a du vécu, pour exprimer des mots aussi forts, aussi vrais et que ce ne sera qu'à travers l'union entre les jeunes et les vieux que nous parviendrons à trouver ensemble cette voie, car nous avons besoin les uns des autres et nous en avons bien besoin **et** les uns **et** les autres.